

MARGUERITE GONON ET LA DIANA

Village de Forez me demande quelques souvenirs sur Marguerite Gonon, en tant que fort ancien membre de la Diana.

Voici le premier qui me vient à l'esprit :

"Aurons-nous une communication de Marguerite pour la prochaine réunion de la Diana ? Ce serait bien." Telle était la coutumière réflexion de Jean Bruel, secrétaire de la société de la Diana et mon vieil ami, aujourd'hui, hélas, au paradis des historiens en compagnie de Mademoiselle Gonon, qui l'a rejoint. Nos complicités étaient anciennes et nous jetions des regards ironiques sur la relativité de tous nos sujets...

C'est le souvenir que je conserve de Marguerite. Car lorsqu'elle était présente, souvent venue à l'improviste, l'assistance des réunions de la Diana s'animait en faisant parfois jaillir la contradiction. Sa parole drue, dite sans trop de précautions oratoires, dissipait l'atmosphère plus compassée (que créaient) des communications sur des sujets ardues d'archéologie, voire de généalogie.

Ces impressions sont celles des vingt ou vingt-cinq dernières années de sa longue vie, alors qu'elle avait un peu délaissé la "grande histoire", cultivée dans la période précédente avec la linguistique, la philologie ou la paléographie du Moyen Age. Elle s'était engagée dans la voie de la vulgarisation, sans qu'aucun sens péjoratif soit donné à ce mot, quitte à se disperser par rapport à ses études antérieures. C'était sous l'égide de Guy de Neufbourg, son mentor, puis sous celle de Mgr Gardette et du professeur Perroy qu'elle avait abordé l'étude de l'histoire. C'était la grande époque des Chartes de Forez, patronnées par la Diana, Georges Guichard et sa fondation dont elle devint administrateur. Je n'ai pas connu cette époque brillante marquée par quelques tomes majestueux du *Bulletin* de la société.

Ici, à la Diana, nous l'avons vu pour la dernière fois en 1995, lors d'une assemblée où elle nous parla des dîmes en Forez, sujet qu'elle connaissait bien. Nous avons admiré son courage face aux infirmités dont elle souriait, sans doute en pleurant intérieurement, infirmités qui ne diminuaient en rien son éloquence et son verbe haut. On entendit ses ultimes remarques sarcastiques et ses citations aux intonations foréziennes, dont elle jouait volontiers.

J'ai eu la curiosité de consulter la liste de tous les ouvrages et articles de Marguerite Gonon, dressée par Noël Gardon, notre secrétaire, et par Claude Latta classés sur leurs ordinateurs - preuve s'il en est de l'évolution de nos vieilles sociétés d'histoire ! Sur 170 titres, depuis l'article de quelques pages jusqu'aux ouvrages qui en comportent plusieurs centaines, on recense en 60 ans, de 1935 à 1995, 43 communications publiées dans le *Bulletin de la Diana*. Là encore, les travaux sont variés, depuis les *contes de la Mouniri* jusqu'aux communications habituelles. En outre, il y eut les participations - dont elle était familière - aux réunions que, de nos jours, on baptiserait colloques.

C'est ainsi que nous la rencontrons, tous les deux ans, au Festival d'histoire de Montbrison où elle faisait partie du Conseil scientifique, en tant que chercheur au C.N.R.S. et en tant que "mémoire vivante" du Forez, preuve de sa notoriété. Les mauvaises langues parlaient des "monstres sacrés" de l'histoire. C'était, avec elle, l'occasion d'apartés remplis d'humour et

d'ironie caustique, d'autant plus savoureux que Jean Bruel et moi-même partageons facilement le goût du paradoxe. Notre auteur allait souvent à l'encontre des idées reçues et consacrées ; par exemple "l'avant 14 juillet 1789" et "l'après 14 juillet" où tout le noir était devenu blanc (ou rouge !), ce dont elle se gaussait.

L'étude des dîmes ou redevances féodales fut plusieurs fois l'occasion de confronter nos découvertes. Fort jeune "chercheur", j'avais en effet constaté comme elle qu'il y avait bien loin dans les faits ou la vie quotidienne de nos pères, entre les prescriptions et les perceptions effectives royales ou républicaines. Elle soulignait avec malice que ces pères étaient fort malin vis-à-vis des différents Trésors, comme, ou bien davantage encore, que de nos jours.

Elle reprenait sans doute lors de ses interventions des études faites depuis longtemps, son "fonds de commerce" en quelque sorte. Elle se trouvait par sa science à l'abri de la critique, travers dénoncé par tous les savants dans leur jeunesse bien entendu. Mais pas après ! Il lui arrivait parfois d'avancer des arguments un peu contestables, mais qui ne le fait dans la discussion ?

J'ai aussi le souvenir de sa maison de Poncins où je passais très souvent en cyclotouriste. Il m'est arrivé plusieurs fois de m'arrêter sur le pas de sa porte mais, à vrai dire, sans la franchir, lorsqu'elle était dans son jardin et bavarder un instant avec quelques boutades. Un jour, les volets entre les montants de briques se sont fermés ; j'en fus attristé sachant que nous ne la verrions plus, ce qui était un peu faux, car il lui arrivait de se faire conduire à Poncins où je l'ai rencontrée peu avant sa mort.

Enfant du terroir, surtout à l'époque de sa naissance, elle fut une des premières à accéder à la "grande science officielle" dirait-on. Sans doute le hasard aida son parcours avec la rencontre, en ces années que nous n'avons pas connues, de Guy de Neufbourg et les chartes. Ensuite avec la guerre dont elle égrènera ses souvenirs par télévisions interposées. La rencontre également avec René Brouillet, autre enfant du terroir mais de Cleppé, un familier du général de Gaulle. Ces rencontres renforcèrent sans doute son travail pour la conduire jusqu'à une thèse de doctorat soutenue en 1960 sur les testaments foréziens puis à son entrée au Centre National de Recherche Scientifique, parcours assez étonnant pour une institutrice de village des années 1920. Détail curieux, cette thèse fut soutenue à Strasbourg, seule faculté habilitée en cette matière à ce moment !

Faut-il l'accuser, pour ceux qui l'ont surtout rencontrée après 1960 précisément, d'avoir dispersé son érudition au profit de cette "vulgarisation" de son savoir en dehors des cénacles universitaires ? C'était au profit d'institutions plus modestes, ne serait-ce que la Diana dont elle fut membre pendant près de soixante années. Elle y entra en 1937 et devint membre de la "commission des parlers foréziens", titre au demeurant ambitieux mais sans grand lendemain !

A l'égard de la société, son attitude était marquée par l'indépendance non dépourvue d'ambiguïté. En effet, peut-être dans le sillage de son maître de Neufbourg, elle put sans doute parfois épouser les mémorables querelles qu'entretint vers les années 1950 ce dernier avec le conseil de la Diana et que contaient avec humour Jean Bruel.

Nos archives en ont conservé les traces relatées dans le dernier bulletin de la société consacré en partie à Marguerite Gonon. A la fin de la guerre, en 1945, on la voit chargée des fonctions de rédactrice du bulletin dans un triumvirat composé de M. Delomier, l'un des sauveteurs de la Bâtie, M. Bernard, ancien conservateur des objets mobiliers de la Loire et elle-même. En fait leurs tempéraments respectifs différaient trop pour ce travail difficile. Ce fut l'époque de la publication d'un considérable bulletin très savant où elle participa avec une étude de plus de cent pages sur les archives de Jas (tome XXXI). Ce bulletin mit, hélas, en péril les finances de la Diana, provoqua une crise interne et entraîna le départ de Marguerite Gonon en tant que rédactrice du bulletin. Elle fut remplacée nominalement par l'abbé Merle en fait par

Jean Bruel. Elle se consacra alors uniquement aux *chartes de Forez* dont la publication fut financée par la Fondation Guichard et non plus par la Diana.

De mon propre témoignage, il ne restait rien de ces querelles lorsque je l'ai rencontrée dix ans après. Elle refusa cependant de revenir au conseil où on l'avait sollicitée. Je devine les raisons de ce refus : elle ne voulait sans doute pas dépendre de "chapelles" et préférerait seulement les voisiner.

Avec sa notoriété les "médias" nées du jargon de notre époque lui furent acquises pour faire passer le lien entre la France profonde dont elle était issue et les soi-disant élites savantes ou autres, d'ailleurs comme elle, issues, quelques générations avant, de cette même France profonde ! Elle l'exprimait souvent avec son humour, sur quelques grands de ce monde passant de la "rose au chrysanthème".

Sans être la première en cette voie elle a vécu l'explosion du savoir généralisé par cet autre mot à la mode : "les moyens de communication". Cela a contribué à la remise en cause de bien des idées reçues ou des habitudes à la Diana et dans maintes autres circonstances. Les sujets très variés relevés dans sa bibliographie en témoignent abondamment.

Je ne l'ai pas connue assez pour avancer une quelconque idée sur ses idées profondes, sans doute variables dans la durée d'une vie comme celles de tous les humains, intellectuels surtout, mais on ne peut que garder le souvenir d'une riche personnalité avec ses passions, ses défauts et ses qualités, ses misères aussi.

Elle n'était pas insensible aux honneurs et m'avait confié sa joie lorsqu'elle reçut la Légion d'honneur, au titre de la Résistance, précisait-elle, en toute coquetterie.

Un témoignage n'est pas forcément un panégyrique, il faut le livrer un peu comme on le ressent sans forcer le trait. Je laisse le soin d'en juger sans grande illusion à moins que de là-haut notre héroïne sourie de tous les écrits à son sujet, en compagnie de Jean Bruel, en attendant que nous les rejoignons tous.

Francisque FERRET